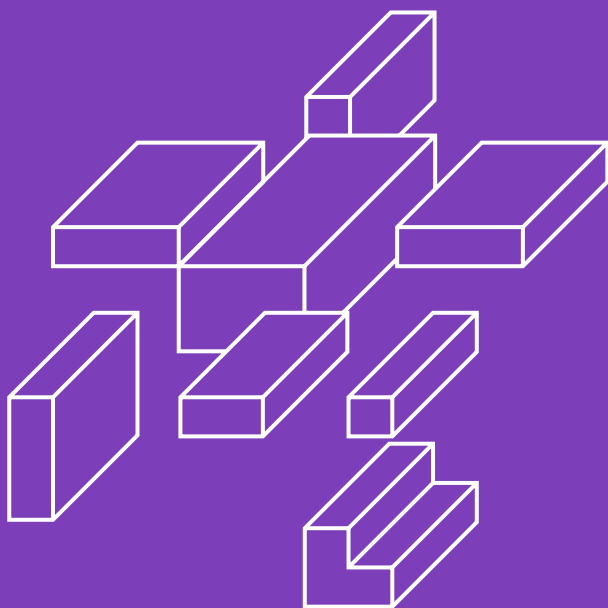


Alain  
Deneault

# L'économie esthétique

Feuilleton théorique 3



LUX



## **L'économie esthétique**



Alain  
Deneault  
**L'économie  
esthétique**

**Feuilleton théorique III**



© Lux Éditeur, 2020  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2020  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN 978-2-89596-320-2  
ISBN (epub) 978-2-89596-786-6  
ISBN (pdf) 978-2-89596-975-4

Ouvrage publié avec le concours du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.

# Manifeste

« Économie ».

Aujourd'hui, ce terme renvoie spontanément à des notions telles que le marché, la production, la consommation, la capitalisation, voire le capitalisme lui-même, alors que le vocable « économie » et ses cooccurrences – « circulation », « épargne », « investissement », « commerce », « échange » – ont acquis dans l'histoire bien d'autres acceptations, d'autres significations, d'autres définitions que celles désormais exclusivement en usage. Durant des siècles, le mot « économie » s'est décliné dans une constellation d'expressions couvrant plusieurs disciplines scientifiques et pratiques culturelles : la biologie, les sciences de la nature, la logique, les mathématiques, la théologie, la sociologie, la science juridique, la critique littéraire, la linguistique ou la psychanalyse ont chacune développé leur « économie ». Ce terme a une multitude de sens que la « science économique » s'est employée à effacer ou à récupérer.

Avant de traiter d'« écologie », terme en vogue de nos jours, les naturalistes se sont intéressés à

l'« économie de la nature », syntagme qui désigne l'ordre naturel en tant qu'il se perpétue à travers des séries d'aléas. En critique littéraire, l'« économie du récit » désigne les procédés que l'auteur utilise pour faire s'enchaîner dans un lien de cause à effet des actions menant à une situation anticipée. Pour les juristes, la cohérence interne d'un texte législatif et son adéquation aux normes juridiques relèvent toutes deux de l'« économie de la loi ». En psychanalyse, on entend par « économie psychique » le processus par lequel le sujet dépense en tout ou en partie ses pulsions, et ce, en investissant des objets et en négociant avec un ordre moral...

Toutes ces économies ne sont certes pas synonymes, mais elles ne s'en tiennent pas pour autant au simple statut d'homonymes. Si chacun de ces usages renvoie à une pratique rigoureuse et à une définition précise, que tous partagent la même appellation montre qu'un sens transversal les unit. Il serait aussi insensé de chercher à assimiler l'acceptation psychanalytique du terme « économie » à celle en vigueur en théologie qu'à chercher à rompre tout lien entre elles. Ce n'est pas par hasard si ce mot a éclos dans toutes ces disciplines ; il provient d'une matrice commune de la pensée.

Toutes les considérations placées sous le terme « économie » doivent être abordées comme économiques à part entière, au titre de la notion elle-même. Définir l'économie, en élaborer le concept, appelle donc un effort de synthèse de toutes ces



acceptations. On observe, dans ces déclinaisons, que l'économie relève de la connaissance des relations bonnes entre éléments, entre gens, entre sèmes, entre choses. Et pour conférer une dimension politique à la notion, disons de l'économie qu'elle tient par moments d'une connaissance des relations escomptées, au sens de finalités, au sens de délibérations sur les fins.

À quoi bon ce chantier de recherche ? D'abord, pour reprendre l'économie aux économistes. C'est-à-dire, d'emblée, dissocier économie et capitalisme – ce capitalisme qui, par ses aspects destructeurs, iniques, absurdes et pervers, ne correspond en rien à l'esprit de l'économie en son sens plein. Dissocier également économie et intendance, au sens plus large de l'administration des biens. Redonner tout son potentiel sémantique à l'économie permettra ainsi de doubler, sans les dénigrer ni les discréditer, les penseurs dits « hétérodoxes » « ou politiques » de la discipline, lesquels ont, pendant des années, catalysé la réplique aux idéologues de leur champ. Toutes les tâches auxquelles ils s'attèlent – la critique de la financiarisation des rendements industriels, la déconstruction du discours sur la dette, la défense des services publics face aux règles du libre-échange, la dénonciation de l'évitement fiscal et la recherche de nouveaux paliers d'imposition – finissent à tort par les faire passer pour les seuls capables de donner le change aux penseurs doctrinaires de la Société

du Mont-Pèlerin, de l'école de Chicago, de la Table ronde européenne ou des départements de science économique des universités. Le circuit fermé de la pensée que les dogmatiques se réjouissent d'arpenter sans cesse, leurs dénonciateurs patentés en ont surtout refait la cartographie pour en tisser point par point la doublure critique. De fait, la sémantique de l'économie s'en est trouvée enfermée là. Ce dialogue de sourds, qui se perpétue d'un ouvrage à l'autre, trahit une appartenance sociale commune à un ordre professionnel qui confère à ses membres le pouvoir exclusif de parler d'économie. C'est un problème.

Actuellement, le poids hégémonique de ces usages nous empêche de nous référer à l'économie autrement que pour évoquer le domaine de la production de biens commerciaux et la thésaurisation du capital. Sauf à faire de ces acceptions particulières une source de métaphores. On finit alors par emprunter des termes à la science économique en fonction du sens seul qu'elle leur a conféré. C'est ainsi qu'on nous inflige des syntagmes idéologiques tels que le « capital santé » et la « gestion des amitiés », quand on ne nous demande pas carrément de nous « vendre » auprès de services de « ressources humaines ». Parce que les économistes se sont approprié le lexique de l'économie pour en faire leur fonds de commerce, et comme si nous étions en déficit de signification du reste, il nous faudrait recourir, selon le sens qu'ils lui donnent,

à ce vocabulaire pourtant ouvert jadis à tous les domaines de la pensée.

Ôter l'économie aux économistes, donc, et la restituer à celles et ceux qu'elle concerne. Desserrer cette chaîne de significations et exposer le terme à l'actualité de sens trop souvent oubliés. Il n'y a pas en propre d'économistes, car traitent d'économie à leur façon respectivement horticulteurs et physiologistes, littéraires et ingénieurs, philosophes et psychanalystes. Que cette importante notion maintenant reprenne ses droits et regagne les champs de ses usages.



# L'économie esthétique

*Il en est des grands ouvrages ainsi que des grands édifices; ils ne comportent que des ornements rares et grands. Ces ornements doivent être répandus avec économie et discernement, ou ils nuiront à la simplicité en multipliant les rapports; à la grandeur, en divisant les parties et en obscurcissant l'ensemble; et à l'intérêt, en partageant l'attention, qui sans ce défaut qui la distrait et la disperse, se rassemblerait tout entière sur les masses principales.*

Denis DIDEROT, entrée « Encyclopédie »,  
*Dictionnaire raisonné des sciences,  
des arts et des métiers*



L'ÉCONOMIE N'A PAS TANT DE RÉFÉRENT PROPRE qu'elle se révèle elle-même le nom d'une puissance de créer et d'imager à l'œuvre dans l'expression. C'est pourquoi la rhétorique s'en remet à elle pour traiter d'« économie du discours », la littérature et le cinéma d'« économie du récit » et les arts en général d'« économie d'une œuvre ». L'économie tient ici à nouveau d'un principe d'organisation : dans tout exercice rhétorique ou littéraire, un propos s'expose avec précision et justesse, le choix des éléments ainsi que leur orchestration se faisant avec mesure et parcimonie pour ménager les efforts d'un lecteur, tout en provoquant chez lui un effet esthétique. Par une figure de style telle que l'ellipse, on réunit en un minimum de moyens l'essentiel d'une intrigue pour épargner tout développement superflu et servir une unité d'action. Mais d'autres recours, comme la métaphore dans sa puissance d'imagerie, et le récit lui-même dans sa fonction allégorique, ne font pas que fournir à l'esprit des propositions obéissant à la loi du moindre effort ; ils créent des sèmes, des figures, de la signification et du sens là

où la *lexis* et l'entendement faillissent. Ils sont en cela productifs.

Daniel Arasse, historien de l'art, vante l'« économie de moyens » dont fait preuve le tableau *L'adoration des mages* de Bruegel, dans lequel on voit le roi mage Gaspard en retrait de la scène, par son œil seulement, croire de loin au statut de rédempteur du Christ. En effet, il ne se sent pas, lui, le besoin de regarder de près le divin enfant. On comprend dès lors qu'il a la foi, contrairement à ses deux homologues. Ce regard profond – au milieu d'une scène contrastée où les sujets, outre Marie, Jésus et lui-même, sont caricaturés –, le peintre le rend « par trois minuscules touches claires : un infime arc de cercle blanc pour le globe de l'œil gauche et deux petites gouttes lumineuses qui, posées au plus près d'une invisible pupille, marquent l'intensité du regard<sup>1</sup> ». L'économie dénote ici tout un agencement complexe qui permet, en peu de moyens, de faire saillir plus qu'un regard, une vision.

Ainsi, l'image, la fable et la figure de style, en raison de leur aspect prodigieusement efficace, se sont révélées centrales dans le développement de la science moderne de l'intendance par ceux qui se sont dits « économistes ». Les arts poétiques leur fournissent différents artifices par lesquels faire illusion sur la valeur rationnelle de leur discours. Ils avancent masqués, faisant science en élaborant

1. Daniel Arasse, *On n'y voit rien. Descriptions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2003, p. 76.



trop souvent une idéologie au profit de puissants qui les commanditent. Du mythe entretenu de la main invisible à la mise en scène mécanique de la loi de l'offre et de la demande, en passant par l'incantation de la théorie de l'équilibre généralisé, sans parler des firmes de relations publiques qui élaborent des images de marque et refont l'histoire d'entités bien en vue, on applaudit un capital tout entier soumis aux ressorts de l'esthétique. Le récit de l'économie colporté par les intendants du capitalisme est aussi l'affaire d'une économie du récit.

Dans l'« économie du discours », on dira parfois d'une métaphore qu'elle compense une explication longue et fastidieuse en épargnant à ses destinataires les détails superflus, de façon, par une image, à la réduire à son raisonnement nécessaire. Ces formes instantanées sont légion dans la communication médiatique autour de la finance, du commerce et de l'industrie, en plus d'offrir à l'ensemble de la « science économique » les syntagmes de sa terminologie conceptuelle, des journaux jusqu'à l'université. Ainsi, les pommes pourries (*bad apples*), chevaliers blancs (*white knights*) et autres paradis fiscaux (*tax havens*) sont autant de symboles qui renvoient à des réalités notionnelles et fonctionnelles qu'on peut en tout temps traduire dans le lexique technique de l'activité boursière ou de la gestion d'entreprise.

Mais il arrive aussi, comme le décrit Jacques Derrida prenant appui sur Aristote, que la

métaphore supplée à une vacance sémantique, qu'elle assume en propre l'appréhension de ce qui ne se laisse ni dire ni saisir et finisse même par témoigner d'une incompréhension. Prenons le documentaire *Ces financiers qui dirigent le monde*, sur la puissante société d'investissement BlackRock<sup>2</sup>. Heike Buchter, une journaliste qui a enquêté sur cette firme états-unienne, craint la trop grande importance d'investissements volatils qu'elle gère au nom de petits épargnants. Les mouvements de capitaux qu'entraînent ses placements sont trop généraux pour ne pas provoquer de secousses dans l'ensemble du monde financier. « Un camion vous fonce droit dessus. Il accélère. Vous devez alors évaluer s'il parviendra à freiner avant d'arriver sur vous ou s'il va simplement vous écraser. Vous devez prendre une décision », illustre à son propos la journaliste financière<sup>3</sup>. À quoi donc renvoie ce camion, cette décision, et qui est ce personnage abordé tout en vouvoiement ? Nul ne le sait, elle et d'autres intervenants l'explicitent : cette image, caractéristique du discours financier, cherche à rendre compte d'un important krach boursier éclair subit sur les marchés financiers le 6 mai 2010, auquel personne ne comprend quoi que ce soit. Elle se substitue à toute explication. Le mystère n'ouvre que sur une métaphore, qu'elle seule permet encore

**2.** Tom Ockers, *Ces financiers qui dirigent le monde - BlackRock*, Allemagne, Arte, 2019, 91 minutes.

**3.** Heike Buchter, interview accordée à Tom Ockers, dans *ibid.*

de masquer quelque peu. La métaphore bénéficie à ceux qui l'emploient, car elle génère à leur profit une signification compensatrice et excédentaire.

Il en va de même, plus couramment, des mots « entreprises » et « sociétés », si centraux. Ne s'agit-il pas de métaphores qui servent davantage à couvrir des structures dont on ne sait pas précisément parler, qu'à en traduire la réalité ? Qu'entreprend vraiment aujourd'hui une « entreprise » présente dans des dizaines de pays, consolidant sa position établie depuis des décennies sur les marchés les plus divers et accaparant les petites structures qui ont eu, elles, du succès dans leur prise de risques ? Et que dire des actionnaires, souvent « actifs » sous la forme d'algorithmes pilotés par des fonds communs colossaux que personne ne semble vraiment contrôler ? En tous cas, certainement pas des « associés » qui, à ce titre, formeraient une « société » d'investisseurs ayant alloué leurs capitaux à une entreprise commune. L'appellation imprécise tient lieu de compréhension. Elle participe d'une image qui refoule la question : qu'est-ce qu'une « grande entreprise » au juste ? Qu'est-ce qu'une « personne morale » – autre métaphore floue – censée tenir par elle-même ? Un réseau d'entités créées dans une myriade de législations ? L'instrument d'un actionnariat complexe et changeant dont une partie seulement tient la bride ? Un Frankenstein que plus personne ne sait encore dompter ? Ces mots ne signifient plus en pratique ce

qu'ils dénotent en théorie, mais on ne sait plus les penser au-delà d'effets de fausse conscience.

Dans notre histoire, l'analyse critique de cette « économie du récit » est apparue vive au moment où la modernité voyait chanceler l'autorité absolue des mythes, aussi sources dégradées de la propagande marchande, pour susciter un questionnement pénétrant sur leur fonctionnement sémiologique et social. Si la littérature et les arts peuvent servir, de manière détournée, le marketing et le management d'une identité commerciale, au point de lui fournir les modes de son imagerie et de sa fable, ils sont aussi ce par quoi, lorsqu'on en décortique le fonctionnement, se révèle le caractère fictif et factice des représentations du capital.

## La richesse du discours

Ce sont des fables et des poèmes qui ont d'abord témoigné de la problématique hautement sensible de la possession, de l'attribution et du bien-fondé des titres de propriété. *L'Iliade* d'Homère, l'œuvre fondatrice de la tradition littéraire occidentale, débute par l'exposition d'un conflit autour d'une répartition juste de la richesse et de la légitimité des pouvoirs qui en établissent le mode. Un différend sur la récompense comme calcul de la compensation de l'effort oppose d'entrée de jeu Achille et Agamemnon. Ainsi l'intrigue commence-t-elle : les

## 7

### Manifeste

## 13

### L'économie esthétique

20	83
La richesse du discours	Reste l'économie du récit
30	97
L'insondable étymologie	Une économie libre
39	104
L'économie comme principe supérieur	Une économie parallèle
45	114
Un principe étayé par les arts	Une économie en crise
49	118
L'économie de la métaphore	L'appropriation capitaliste de l'art
61	128
Productives métaphores	La dissonance des marchés
65	135
L'argent, métaphore-monde	La fiction de l'économie marchande

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN  
FÉVRIER 2020 SUR LES PRESSES DES  
ATELIERS DE L'IMPRIMERIE CORLET  
POUR LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR  
À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE  
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie et la conception graphique  
de la couverture sont de Jolin Masson

La révision du texte est de Robert Laliberté

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, QC H2J 4E1

Diffusion et distribution  
en Europe : Harmonia Mundi  
au Canada : Flammarion

Imprimé en France



Alain Deneault, directeur de programme au Collège international de philosophie à Paris, travaille sur l'idéologie managériale et la souveraineté des pouvoirs privés. Il est l'auteur de « *Gouvernance* » et de *La médiocratie* (Lux), et a publié plusieurs essais sur les multinationales et les souverainetés de complaisance parus chez Écosociété et Rue de l'échiquier.

## Feuilleton « Les économies »

Avant que la corporation des économistes n'en monopolise le sens et la portée, le mot « économie » a reçu plusieurs significations des domaines des sciences, des arts et de la vie sociale. On ne saurait donc réduire l'économie aux seuls enjeux d'intendance financière et marchande auxquels on a voulu la cantonner. Ce feuilleton théorique vise à restaurer les différentes acceptions du terme « économie » et à en faire valoir l'actualité, pour ensuite synthétiser tous ces usages dans une définition conceptuelle en lieu et place de celle, idéologique, qui s'est imposée à nous.

1. *L'économie de la nature*
2. *L'économie de la foi*
3. *L'économie esthétique*
4. *L'économie psychique*
5. *L'économie conceptuelle*
6. *L'économie politique*

Dans cette troisième livraison des « Économies », Alain Deneault suit le mouvement spéculaire entre des œuvres esthétiques qui traitent d'économie marchande et d'argent, et des critiques d'arts qui recourent au vocabulaire économique pour commenter les œuvres. Le mot « économie » ressort de cette analyse fine comme une puissante métaphore, mais surtout comme le nom même d'un régime de production des métaphores.

C'est à l'économie que s'en remet la rhétorique pour traiter d'« économie du discours », la littérature et le cinéma d'« économie du récit » et les arts en général d'« économie d'une œuvre ». Cet essai, court et dense, s'appuie sur des penseurs de l'économie esthétique comme Denys d'Halicarnasse, Genette, Arasse et Derrida, pour analyser le fonctionnement sémiologique et social des œuvres d'art ainsi que leur récupération dans le champ de l'idéologie politique. La science économique est une construction fictionnelle qui a recours à l'esthétique pour se donner des allures de vrai.